

TRIBUNE DE CAUX

changer

Margaret, Indira et les autres
CANGUN : Ronald,



Et
les anges
s'en
retournèrent...

LE RECIT D'UNE RECONCILIATION

De janvier à mars 1982
tournée en Suisse romande de

un en soleil pleine nuit

Spectacle solo inspiré par la vie
de saint François d'Assise

avec Michel Orphelin

FRIBOURG :	mardi 12 janvier (matinée scolaire) mercredi 13 janvier (matinée scolaire) vendredi 15 janvier (soirée) dimanche 17 janvier (matinée)
BULLE :	mardi 19 janvier (soirée)
SAINT-MAURICE :	lundi 25 janvier (soirée) Mardi 26 janvier (matinée scolaire)
SION :	jeudi 28 janvier (matinée scolaire) vendredi 29 janvier (matinée scolaire) samedi 30 janvier (soirée) dimanche 31 janvier (matinée) lundi 1 ^{er} février (matinée scolaire) mardi 2 février (matinée scolaire) mercredi 3 février (matinée)
BAGNES :	dimanche 6 février (soirée)
LAUSANNE :	mercredi 10 février (soirée) vendredi 12 février (soirée)
DELEMONT :	jeudi 25 février (soirée) vendredi 26 février (soirée) dimanche 28 février (matinée)
SAIGNELEGER :	mardi 2 mars (soirée)
PORRENTROY :	jeudi 4 mars (soirée) vendredi 5 mars (soirée) dimanche 7 mars (matinée)
GENEVE :	mercredi 10 mars (soirée) jeudi 11 mars (matinée) samedi 13 mars (soirée)
MONTREUX :	vendredi 19 mars (soirée) samedi 20 mars (soirée)

Des représentations sont également prévues à Neuchâtel en janvier.

Ces dates sont encore susceptibles d'être modifiées. Pour plus de précisions, s'adresser à : Couvent des Capucins, 235, route de Morat, Case postale 182, 1701 Fribourg ou à : Monde et Théâtre, 68, boulevard Flandrin, 75116 Paris.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Héléne Golay, Colette Lorain, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 450 ; Canada : \$17. - .

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12 755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Sagesse et générosité

A vingt mille kilomètres des côtes françaises, les tensions graves, déclenchées par un meurtre politique, qui se manifestent à propos de l'avenir de la Nouvelle Calédonie mettent au défi la capacité de la France à faire respecter le jeu démocratique.

En effet, la situation ethnique de l'île est telle que le groupe le plus important (les Mélanésiens) se retrouve minoritaire dans son propre pays tandis que la minorité (les Européens) est politiquement majoritaire, grâce au soutien d'un tiers groupe (Tahitiens, Vietnamiens et autres) rallié à sa cause.

Tout comme les démonstrations de force ou de violence, la règle démocratique stricte, dans un cas pareil, risque d'être un paravent derrière lequel on se cache pour ne pas chercher les vraies solutions.

Si chaque partie s'appuie sur le rapport des forces démocratiques, on risque la confrontation ou une situation « à la rhodésienne ». L'esprit de justice exige plus. Quel catalyseur permettra à chaque groupe de prendre en compte les besoins de l'autre ?

Certes, il y a déjà progrès ; le président Mitterrand a reçu

Entre honnêtes gens

L'équivalent français du *fair-play*, qui voulait que les parlementaires de diverses appartenances, après s'être invectivés en pleine séance, se tapent sur l'épaule en se retrouvant dans les couloirs du Palais Bourbon semble s'estomper. Sortis de l'hémicycle, les adversaires restent sur leurs gardes et ne se parlent plus. Et quand on a quelque chose à se dire, on ne le fait plus qu'à la dérochée,

personnellement plusieurs des représentants des différents camps, ce qui est nouveau. En outre, à part quelques bavures, les manifestations dans l'île se sont déroulées dans la dignité et la retenue. Qu'on ne sous-estime pas, toutefois, la profondeur des sentiments de part et d'autre. Il faudra que la sagesse mélanésienne et la générosité française s'allient à la table de négociations pour que soit trouvée une solution originale.

on a régné sans partage pendant vingt-trois ans. Il n'est pas facile d'accéder enfin au pouvoir, après une si longue traversée du désert, pour se voir contré de façon pratiquement systématique sur toutes les décisions et sur tous les projets de réforme. L'alternance n'est pas encore entrée dans nos mœurs comme elle l'est en Angleterre ou en Allemagne. Elle continue à symboliser la catastrophe pour ceux qui gouvernent et la convoitise suprême pour les autres.

Quels sont les parlementaires qui sauront prendre assez de recul sur leurs propres points de vue et qui auront assez de force d'âme pour recréer ou sauvegarder les liens d'amitié qui sont indispensables pour que passe le courant entre tous les Français ? Il y a là de bonnes habitudes à ne pas perdre. Entre honnêtes gens.

Méridien

nous disait récemment un député.

Il y a là un grave signe de détérioration des rapports politiques. Bien sûr, il faut comprendre nos élus. Il n'est pas facile d'accepter vraiment l'alternance quand

BOITE A LETTRES

Une interpellation

D'une lectrice d'Anne-masse, nous recevons la lettre que voici :

« Où sont les Allemands ? Nous ne pouvons reconstruire l'Europe sans l'Allemagne. »

Ces mots de Frank Buchman, par lesquels commence votre intéressant article sur le Réarmement moral et l'Allemagne dans l'après-guerre, font écho aux paroles prononcées par un ami allemand à qui j'avais fait découvrir Caux : « Où sont les Juifs ? Nous ne pouvons reconstruire le monde sans le peuple juif. »

Il n'est pas sans signification que le peuple juif ne soit pas représenté à Caux autrement que par quelques isolés, si l'on songe que le travail de Caux a été « conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées de l'idéal chrétien », et que Jésus-Messie était un Juif. Rares sont ceux aujourd'hui, Juifs ou Chrétiens, que la question préoccupe grandement. Et pour cause :

jusqu'ici, on ne savait à peu près rien, historiquement, des origines du Christianisme et les institutions sont lentes à se remettre en question quand elles n'y sont pas obligées.

Parce que j'ai vibré, à Caux, en entendant souffler l'Esprit du Dieu de mes ancêtres, les Hébreux, parce que j'ai entendu parler d'honnêteté absolue, parce que l'on m'a dit (et j'ai dû en convenir) : « Si vous voulez changer le monde, vous devez vous changer vous-même », j'ai osé vous écrire pour que s'exprime dans vos colonnes une voix juive :

« Qu'avons-nous fait, Juifs et Chrétiens ensemble, de Jésus-Messie juif ? »

Aussi longtemps qu'il ne se trouvera pas un nombre suffisant de personnes pour poser la question à la face du jour, le peuple juif, dont le témoignage est capital pour la reconstruction du monde, ne sera pas plus interpellé par Caux qu'il ne l'est par le Christ.

A TRAVERS CHAMPS

Deux apprentis

Marie-Jeanne et Anne-Marie attendent leur premier bébé, l'une pour les jours qui viennent, l'autre pour la fin janvier. Pour l'une et pour l'autre, la grossesse s'est déroulée sans problème et les deux Marie se réjouissent intensément de ce qu'un être humain tout neuf va venir au monde dans la brève et dure souffrance de leur corps et la joie sans fin de leur cœur.

Les deux pères travaillent chacun, depuis des années, dans deux fermes très différentes. L'un est devenu, au fil des années, un éleveur efficace et passionné. L'autre est à la fois un laboureur amoureux du travail parfait dans les champs et à l'atelier un adroit mécanicien. Et chacun espère pouvoir, un jour ou l'autre, se mettre, comme on dit, à son compte.

Fille ou garçon, les deux ménages accueilleront l'un ou l'autre avec le même bonheur... Mais on peut soupçonner chacun des pères d'espérer secrètement un garçon pour l'aider dans son entreprise dès qu'il trottera dans l'atelier ou dans la cour, et pour en faire son apprenti.

Notre certitude, c'est que ces deux bébés si aimés de leurs parents sont aussi l'espoir de l'humanité. Quoi qu'ils fassent plus tard de leurs mains, ils seront — comme chacun de nous — des apprentis saints qui apprendront toute leur vie à façonner le monde autour d'eux pour le rendre plus conforme au plan de son maître d'œuvre.

Philippe Schweisguth

Le sommet de Cancun, qui a réuni les dirigeants de 22 nations sur le thème du développement, a offert pour la première fois l'occasion à des chefs de gouvernement du Nord et du Sud de se rencontrer pour parler exclusivement du fossé qui sépare les pays riches des pays pauvres.

Même si aucun engagement n'a été pris et si l'on est en droit de s'interroger sur la signification d'une « base mutuellement acceptable » et de « circonstances offrant des perspectives de progrès significatifs » comme conditions à la mise en place de négociations globales aux Nations Unies, il semble qu'un pas ait été accompli. Certains ont dit de ce sommet qu'il était

le programme de formation pour adultes le plus onéreux qui ait jamais été entrepris. Un de nos correspondants estime que ce fut pour Reagan « une véritable cérémonie d'initiation » et il ajoute : Soyons conscients de la responsabilité qui pèse sur les pays riches et privilégiés pour accélérer le dialogue Nord-Sud. »

Interrogé sur son manque d'enthousiasme à propos des espoirs de progrès du dialogue Nord-Sud, un responsable de la Communauté européenne a répondu :

C'est parce que nous sommes dans une mauvaise passe ! Ce qui bloque en effet tout progrès ne dépend pas tant des problèmes internationaux, monétaires ou commerciaux, que de l'égoïsme à courte vue de millions de gens qui ligotent les mains des gouvernements des démocraties occidentales.

Espérons enfin, et peut-être que se trouve là une tâche pour chacun de nous, que cette préoccupation tiers-mondiste ne soit pas comme une mode qui passe, mais que nous sachions trouver et transmettre les motivations qui permettront d'en faire une action durable.

La presse française s'est beaucoup penchée sur le rôle de François Mitterrand et de son équipe à Cancun. Nous livrons ci-contre des extraits d'une allocution faite à Londres par un journaliste britannique présent à la conférence, Geoffrey Lean, dans laquelle il aborde d'autres aspects du sommet, révélant notamment certains événements qui se sont déroulés en coulisse. Il est également l'auteur du livre *Rich World. Poor World*, paru aux éditions Georges Allen et Unwin en Angleterre (*).

(*) Voir *Tribune de Caux*, n° 85, novembre 1978.

CANCUN : Ronald, Marga

Le point de vue du journal

En rentrant de Cancun, j'ai trouvé sur mon bureau le rapport de la Banque mondiale sur l'Afrique noire. Le contenu de ce document est assez inquiétant. Il y est dit qu'en Afrique un enfant sur quatre n'atteint pas son quatrième anniversaire. Il meurt de faim, de malnutrition ou d'une maladie qu'un médecin pourrait facilement prévenir ou soigner. Parmi ceux qui survivent, c'est par millions que l'on compte les diminués physiques ou mentaux qui ne développeront jamais pleinement leurs potentialités humaines.

Le revenu moyen des populations africaines par habitant tourne autour de 3 500 FF par an, ce qui signifie que la plupart gagnent beaucoup moins. Pendant les dix dernières années, ce chiffre a diminué dans le tiers des pays africains et on s'attend à ce que cette décroissance se poursuive dans presque tout le continent. Par ailleurs, vingt-six Etats sont au bord de la famine.

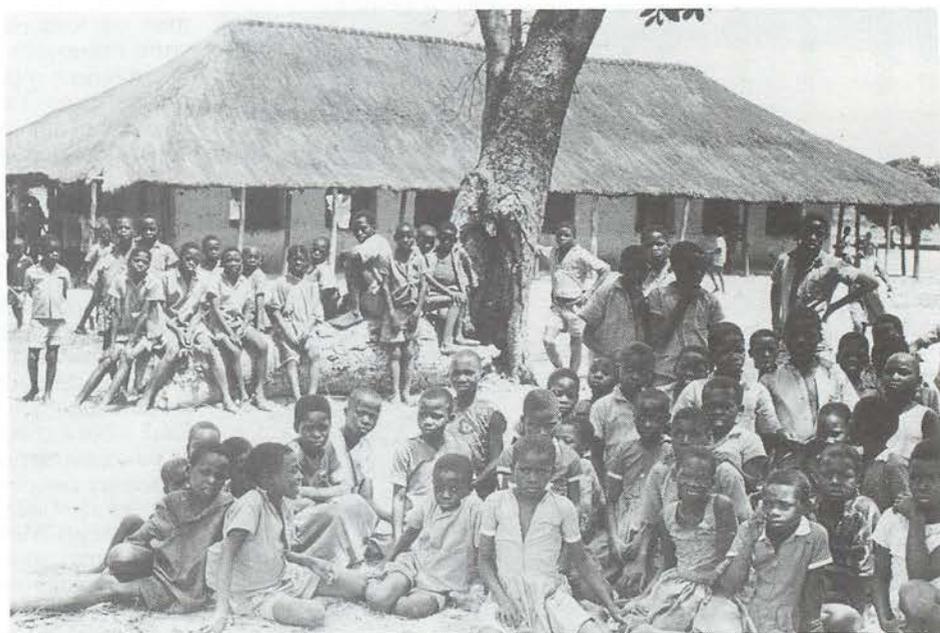
Dans de telles conditions, ce n'est pas seulement à une faillite économique que sont confrontés certains pays africains, mais à une véritable désintégration sociale. C'est comme si toute la structure soutenant la tente gouvernementale s'effondrait. Les gouvernements ne sont plus en position de gouverner, ils ne peuvent plus payer leurs fonctionnaires, ils ne

peuvent plus acheter les biens de consommation courante les plus élémentaires pour permettre au pays de survivre. Cela présage l'anarchie, avec les conséquences considérables que l'on peut imaginer quant à la stabilité du monde.

Cependant, le rapport exprime clairement que l'Afrique est potentiellement un continent extrêmement prospère. Si les changements nécessaires intervenaient, une croissance substantielle du revenu par habitant pourrait marquer les dix prochaines années. Un tel progrès, s'étendant à l'ensemble du tiers monde, servirait non seulement son propre intérêt, mais aussi le nôtre.

Travailler en partenaires

Le tiers monde, avec ses immenses besoins inassouvis, constitue le plus grand marché pour les produits occidentaux. Prospère, il représenterait non seulement une demande considérable pour notre production, mais permettrait de créer des emplois chez nous. Le développement du tiers monde n'apparaît comme la seule façon de nous sortir de la récession : son effondrement, en revanche, aggraverait très sensiblement notre situation. Il ne s'agit donc pas qu'un camp aide l'autre. Il



et, Indira et les autres

le britannique Geoffrey Lean

s'agit de travailler côte à côte, en partenaires, pour ramener le monde à une situation plus saine.

Plusieurs hommes d'Etat africains parlent avec beaucoup d'humilité des besoins de changement dans leur politique nationale. Cela ne nous absout pas pour autant de notre responsabilité dans la situation de ces pays. Nous autres colonialistes avons laissé ce continent dans un état désastreux. A la fin de l'ère coloniale, pour l'ensemble de l'Afrique, 8 000 enfants seulement terminaient l'école secondaire chaque année. La moitié d'entre eux se trouvaient au Ghana et au Nigéria. Le Zaïre - admettons que ce soit un cas extrême - n'avait pas un seul médecin, ingénieur ou maître d'école africain le jour de l'indépendance. Beaucoup de ces pays étaient livrés à eux-mêmes avec une infrastructure minime, un nombre insuffisant de routes ou de puits et se sont retrouvés incapables de prendre en main leur développement.

Les pays d'Afrique ont fait des merveilles. L'expansion de l'éducation, par exemple, a été plus rapide là-bas que dans tout autre continent ou à toute autre période de l'histoire. Mais ces pays sont pris au piège d'un système économique dans lequel il leur est très difficile de prospérer. Nous, des pays riches, décidons plus ou moins des prix des matières premières que nous leur achetons et cela en fonction des

fluctuations de notre économie. Nous fixons également les prix des biens que nous exportons à un tiers monde qui en a besoin pour son développement. Ces prix n'ont pas oscillé de la même façon que les prix des matières premières, mais ils ont suivi avec constance les taux d'inflation et de croissance des prix du pétrole. Aujourd'hui, un agriculteur du tiers monde doit travailler trois fois plus qu'il y a dix ans pour que sa situation ne se détériore pas.

Une question de conviction personnelle

Il est urgent que s'instaure un nouvel ordre économique international. Bien des changements techniques et structurels s'imposent. Mais je suis convaincu qu'ils ne se mettront pas en place s'ils ne sont précédés par des changements fondamentaux dans les attitudes. Ceci est vrai même au plus haut niveau. Prenons des exemples récents.

En 1976-77, le chancelier Schmidt d'Allemagne fédérale s'opposait à toute coopération entre les nations occidentales sur la question du développement. En substance, les délégations allemandes aux conférences sur le développement di-

saient : « Ces projets sont très valables. Nous sommes d'accord, mais notre économiste en chef ne l'est pas. » Et quand on leur demandait qui était leur économiste en chef, ils répondaient : « Helmut Schmidt ».

Les U.S.A. pourraient tout bloquer

Eleveur de moutons, riche et conservateur, le Premier ministre australien, Malcolm Fraser, n'est pas la première personne en qui l'on s'attendrait à trouver un défenseur du développement. En fait, il est passionnément convaincu qu'un *New Deal* doit être mis en place. Il s'est demandé avec Michael Manley, alors Premier ministre socialiste de la Jamaïque, comment aider Helmut Schmidt à trouver une nouvelle approche. Ils ont organisé un mini-sommet à la Jamaïque, où sont venus Schmidt et quelques autres. Au cours d'échanges d'homme à homme, la pensée de Schmidt a évolué. Quand il est reparti, il était toujours aussi obstiné dans son réalisme, et réagissait avant tout en économiste : il gardait un certain scepticisme à l'égard de la rhétorique tiers mondiste. Mais il est devenu un défenseur passionné et efficace du développement.

Au lendemain des élections en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, les nouveaux dirigeants n'étaient pas spécialement chauds à ce propos. Cela s'avérait particulièrement délicat aux Etats-Unis, car ceux-ci avaient le pouvoir de bloquer tout progrès. Or le président Reagan n'accordait à ces questions qu'une importance toute relative. En mars dernier, la situation était devenue très mauvaise. Toute une série de rencontres se préparait : le

A gauche : dans une école zambienne, la pause de midi... souvent sans repas. Pourtant, l'Afrique est potentiellement un continent prospère.

A la table du sommet de Cancun. De g. à dr. : Claude Cheysson, François Mitterrand, la délégation philippine, Alexander Haig et Ronald Reagan.



sommet d'Ottawa des nations industrialisées, le sommet de Melbourne des pays du Commonwealth et celui de Cancun.

Une semaine avant Ottawa, le Premier ministre canadien rendit visite à Reagan et en revint très démoralisé. Etant donné l'attitude de son interlocuteur, il ne voyait d'autre solution que de retirer la question d'un nouvel ordre économique de l'agenda d'Ottawa. Si cela s'était effectivement passé, nous savons aujourd'hui que beaucoup des pays du tiers monde auraient boycotté Cancun.

Cependant, Malcolm Fraser alla à son tour voir Reagan pour aborder cette question avec lui. Il parvint à convaincre le président américain que le développement représentait une bien plus grande priorité que celle qu'il lui avait jusqu'alors accordée. Le sommet d'Ottawa, à la surprise de tous ceux d'entre nous qui étions présents, fut une percée extraordinaire. Les Américains et les Britanniques acceptèrent des changements considérables dans leur politique à l'égard du tiers monde.

Les larmes aux yeux

Mais, dans les semaines qui suivirent, les positions reculèrent à nouveau. Juste avant de partir pour le Mexique, Reagan a dit devant une assemblée à Philadelphie : « Nous trouverons à Cancun une atmosphère très hostile. » Ce ne fut pas le cas. Les dirigeants du tiers monde avaient décidé de pas se laisser aller à leurs ressentiments et de participer à ces discussions dans un esprit constructif. Ils écouteraient Reagan, essaieraient de le convain-

cre par la discussion, mais sans récriminations.

Dans cette atmosphère, M. Reagan et Mme Thatcher ont évolué considérablement. Mme Thatcher a dit après coup - aussi incroyable que cela semble - que son entretien avec Indira Gandhi l'avait convaincue que les problèmes de l'Inde étaient bien plus graves que ceux de la Grande-Bretagne. Elle a ajouté que Mme Gandhi lui avait cité un proverbe indien : « Je me plaignais de n'avoir pas de chaussures jusqu'au jour où j'ai rencontré un homme qui n'avait pas de pieds. »

« Ceci m'a très fortement marquée, a confié Mme Thatcher, les larmes aux yeux, et j'ai commencé à comprendre que nous devons compter les bienfaits reçus. »

Malheureusement, peu avant la fin, la conférence de Cancun a buté à nouveau sur ce même facteur humain qui aurait pu l'amener au succès. Un compromis était à l'étude qui aurait pu permettre de nouvelles conversations substantielles entre pays riches et pays pauvres avant la fin de l'année. Mais, à la dernière minute, il semble que trois ou quatre officiels de second rang des pays en développement aient décidé de le faire échouer. Les raisons qui les ont motivés ne sont pas claires. Une explication se trouve probablement dans la profonde méfiance que ces hommes éprouvent à l'égard des Etats-Unis, et dans l'amertume qu'ils gardent des expériences passées. Une autre explication avancée par certains, à tort ou à raison, était que des officiels ne voulaient pas de négociations où ils n'auraient pas un rôle central.

Ainsi, même au plus haut niveau, les motivations humaines restent un facteur déterminant.

RÉCIT

Mme Irène Laure

« Qu'allez-vous donc faire en Islande ? » s'exclamaient la plupart de ceux à qui nous faisons part de notre projet avant de partir. Cette question sous-entendait : quelle idée saugrenue de se rendre dans un pays si éloigné, si froid et apparemment sans grand intérêt !

Mais lorsqu'on est engagé dans un combat, c'est le sens qu'on a des priorités qui prime sur tout le reste, et on entreprend ce qui doit être fait même si les circonstances extérieures ne s'y prêtent pas particulièrement. A l'âge de 84 ans, Irène Laure, qui est engagée depuis 1947 dans le combat du Réarmement moral, a un sens aigu des lieux et des gens qui nécessitent à certains moments une attention particulière. Depuis 1974, année où elle s'était rendue en Islande pour la première fois, l'ancienne parlementaire de Marseille n'avait cessé de penser à ce pays ni d'en parler dans les différents points du globe où elle se rendait. « On ne pense pas assez au rôle des petits pays et à ce qu'ils peuvent donner au monde », déclare-t-elle.

L'importance stratégique que confère à l'Islande sa position géographique est évidente. Ce petit pays de 225 000 habitants n'a pas d'armée, mais l'Amérique y entretient une base militaire importante. Comme nous le disait un diplomate du pays : « Si l'Islande est méconnue et ignorée dans bien des milieux, elle est par contre l'objet de sollicitations combien assidues de la part d'autres. » Et d'ajouter :

TEL QUEL

Si je veux la paix...

Ces dernières semaines ont vu le déferlement de nombreuses manifestations pacifistes à travers l'Europe. Les manifestants, au cœur sans doute généreux pour la plupart, semblent souvent privés de la plus élémentaire clairvoyance sur ce qui git au fond de chacun de nous. Voici quelques réflexions que cela m'a suggéré.

Inconnus de nous-mêmes, nous le sommes tous plus ou moins. Pourtant, c'est dans ce réalisme sur soi-même que dépend la guerre ou la paix.

Si je n'ai pas conscience de la volonté propre qui m'habite, et si je ne cherche pas à la dominer, je prépare la guerre.

Si je n'apprends pas à maîtriser mes quêtes instinctives de succès, de sécurité, de domination, de reproduction et de survie, je prépare la guerre.

Si je sème mon agressivité en lui donnant libre cours, je prépare la guerre.

Si je n'affine pas ma conscience du bien et du mal pour sans cesse remettre en question ma façon de vivre, je prépare la guerre.

Si je garde de la rancune dans le cœur pour une seule personne ou si je blesse quelqu'un par manque d'égard, j'endurcis les cœurs (celui des autres et le mien) et je prépare la guerre.

Si je ne corrige pas mon indifférence pour tout ce qui ne me touche pas vraiment, je sais que je prépare la guerre.

Si pour des questions d'héritage, j'ai l'impression qu'on veut se jouer de moi, je suis prêt à déclarer la guerre.

Alors, marcher pour la paix ne m'aidera pas à être victorieux dans ces batailles quotidiennes, où germent ou meurent les graines de guerre.

Si je suis contagieux au point de transmettre ces exigences autour de moi, je prépare la paix.

Frédéric Chavanne

CHANGER

Collection reliée 1981

Les douze numéros de l'année réunis en un volume solide et d'une présentation élégante.

Un document utile, disponible dès la fin de décembre à nos adresses.

FR.s. 24 - ; 60 FF l'ex.

PHOTOS : CCFD p. 4 - David Channer pp. 1, 7 et 8 - Chansin p. 13 - Ambassade d'Islande Paris p. 7 - Lasserre p. 12 - Sygma-Diego Goldberg p. 5

en Islande

« Elle se situe à mi-distance entre Washington et Moscou. »

C'est avant tout en pensant aux Islandais qu'Irène Laure entreprit son second voyage dans leur pays, accompagnée de Gerd Jonzon, de Suède, et d'une journaliste danoise, Ann-Lone Uhrenholdt.

Vouloir la paix

Ensemble nous avons rencontré des personnes actives dans la politique, les médias et la profession médicale ; des artistes, des universitaires et des responsables de l'église luthérienne (prédominante là-bas). Nous avons aussi eu la chance d'obtenir un entretien avec Mme Vigdis Finnbogadottir, présidente de la République islandaise. « Au lendemain de la dernière guerre, nous dit celle-ci, nous sommes subitement passés du stade du Moyen Age à celui de l'industrialisation. Ce fut beaucoup trop rapide. » Elle se préoccupe également de la jeunesse de son pays : « Comment l'aider à trouver son chemin tout en l'incitant à plonger ses racines dans notre culture ? » se demandait-elle. A propos des relations de l'Islande avec d'autres pays, Mme Finnbogadottir déclare : « Il faut, avant tout, que nous soyons conscients d'appartenir au groupe des pays nordiques. » Ses premiers déplacements, en tant que présidente, soulignèrent bien ce souci : après s'être rendue au



Mme Finnbogadottir, présidente de la République d'Islande



C'est ici qu'en l'an 930 s'est réuni le premier parlement islandais d'Althing dont on dit qu'il est le « grand-père » de tous les parlements.

Danemark quelques mois auparavant, elle venait de se rendre en Suède et en Norvège.

Le pacifisme est une question qui suscite beaucoup d'intérêt et d'activités dans la population féminine de l'île. La vie, l'expérience et les convictions d'Irène Laure retiennent particulièrement l'attention des Islandaises rencontrées. Elle fut interviewée par une jeune journaliste qui publia ses propos dans un hebdomadaire national, sous le titre : « Comment construire la paix » et où ressort le fait qu'il ne suffit pas simplement de vouloir la paix pour que celle-ci s'établisse : pour chacun il y a un prix à payer. L'article raconte le geste coûteux d'Irène Laure qui, à la fin de la dernière guerre, demanda pardon aux Allemands pour sa haine à leur égard.

Sortir de l'isolement

Nous avons été frappées de voir combien les échanges que nous avions avec les uns et les autres portaient rapidement sur des questions profondes et essentielles. Un soir, une jeune femme, mère de famille et professeur de piano, nous invita chez elle, en compagnie de quatre amies. Elles nous posèrent de nombreuses questions sur l'action du Réarmement moral dans divers pays du monde, notamment en Afrique. Elles s'interrogeaient aussi sur la façon dont on peut contribuer au changement là où l'on est, et œuvrer à une évolution

positive des choses dans son pays. La soirée se termina par un moment de réflexion en silence. « Maintenant, je me sens beaucoup plus proche de l'Afrique et de ses problèmes, déclara l'une des personnes présentes, alors qu'avant je ne m'intéressais pas à ce continent. »

Leur isolement géographique est à la fois, pour les Islandais, une protection et un handicap. S'il leur a permis de préserver leurs traditions et de développer un sens d'identité nationale, en revanche, les distances qui les séparent même des pays les plus proches sont un obstacle à une communication continue et stimulante avec d'autres mentalités et d'autres cultures.

Nos interlocuteurs nous ont remerciées d'être venues en Islande. Ils ont apprécié l'intérêt sincère que nous leur portions, le défi que leur lançait Irène Laure et sa vision pour eux. « Les petits pays peuvent avoir une influence décisive dans le monde d'aujourd'hui, dit celle-ci. Les grandes puissances se méfient les unes des autres. Avec son esprit inventif et combatif, en payant le prix du changement moral, votre pays peut jouer un rôle décisif et s'adresser avec autorité à l'Est et à l'Ouest. Votre histoire fournit bien des exemples d'hommes et de femmes qui, avec courage, foi et vision, ont influencé le cours des événements. Votre pays pourrait être la clef qui ouvrirait d'une façon inattendue la porte à des solutions que personne encore ne connaît, mais que chacun espère. »

Marie-Claude Borel

Et les anges s'

Le récit d'



AU début de cette année, une étrange histoire d'anges, voyageant de part et d'autre d'une profonde vallée entre les villages de Caux et des Avants, a agité les milieux protestants de la région de Montreux, au-dessus du lac Léman.

Histoire qui, il faut le dire, a trouvé récemment un heureux dénouement : l'entente rétablie a été célébrée en mai dernier par un service d'actions de grâce, tous paroissiens réunis. En ce temps de Noël, il vaut la peine de raconter ce qui s'est passé. Un article du quotidien montreuisien *L'Est vaudois*, en date du 29 avril 1981, retrace l'ensemble de l'histoire. Après avoir rappelé que les deux chapelles concernées, celle des Avants et celle de

Caux, appartiennent à des associations locales indépendantes et non à l'Eglise protestante vaudoise, l'auteur de l'article, Michel Vuillomenet, remonte à des événements qui se sont produits en 1940 pour expliquer des ressentiments « aujourd'hui chrétiennement dissipés et pardonnés ». « A cette époque, explique-t-il, la chapelle de Caux menaçait ruine faute de moyens financiers. De son côté, la chapelle des Avants, longtemps vouée, elle aussi, au culte anglican, était devenue en 1937 la propriété des paroisses de la localité.

« C'est alors que les responsables de la communauté de Caux, en présence du révérend Haywood et du pasteur Roth, avaient dûment offert aux gens des Avants de venir prendre tout mobilier ou matériel de culte pouvant servir avant qu'il ne se délabre irrémédiablement à Caux. Ce fut fait, notamment pour quatre anges sculptés et un autel, transférés de Caux aux Avants le 27 août 1941. »

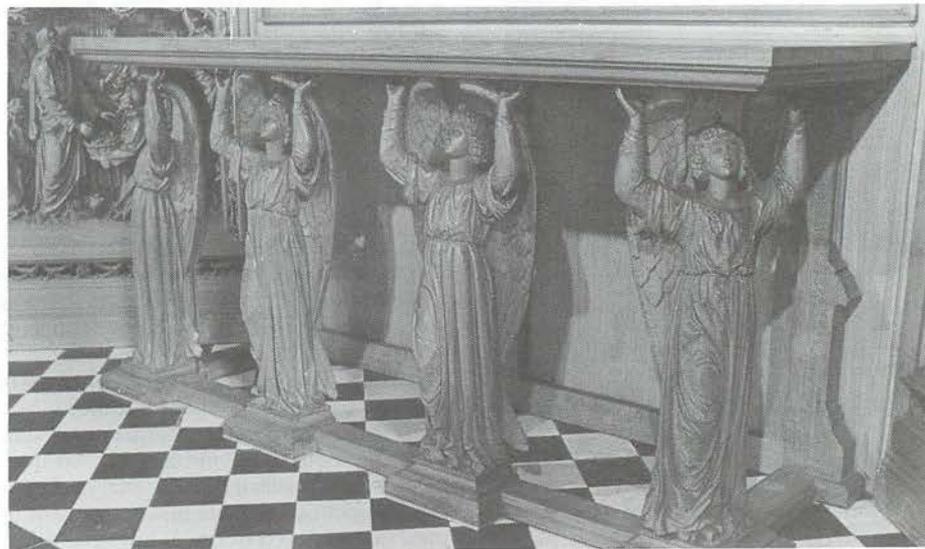
L'affaire ne fut pas classée pour autant. Confiée à la paroisse de Montreux en 1944, la chapelle de Caux devint en fait la propriété d'une association locale qui prit sur elle sa remise en état, sans ses quatre anges, ni son autel !

Sous le titre « Une paroisse où les anges voyagent », un article de la *La vie protestante* du 29 mai, signé par Gabriel Leuenberger, pasteur de la paroisse de Montreux, relate la suite des événements :

« C'est alors que certaines personnes de Caux, mal renseignées sur les événements précédents, se plaignirent de la disparition de l'autel et des anges ; elles allèrent même jusqu'à dire et publier que les gens des Avants les

Haut-relief de buis massif, le retable du chœur (photo de droite) est l'œuvre d'un artiste belge. La partie centrale est un grand tableau de la mort du Christ. Au-dessous, sur fond doré, une représentation de la Cène.

Les sculptures, de part et d'autre, rapportent des scènes de la vie du Christ. L'autel lui-même (ci-contre) au pied du retable, est une simple tablette soutenue par quatre anges alignés en posture de cariatides. « frères » des anges de la charpente. Les anges de l'autel sont aussi revenus à Caux en 1980.

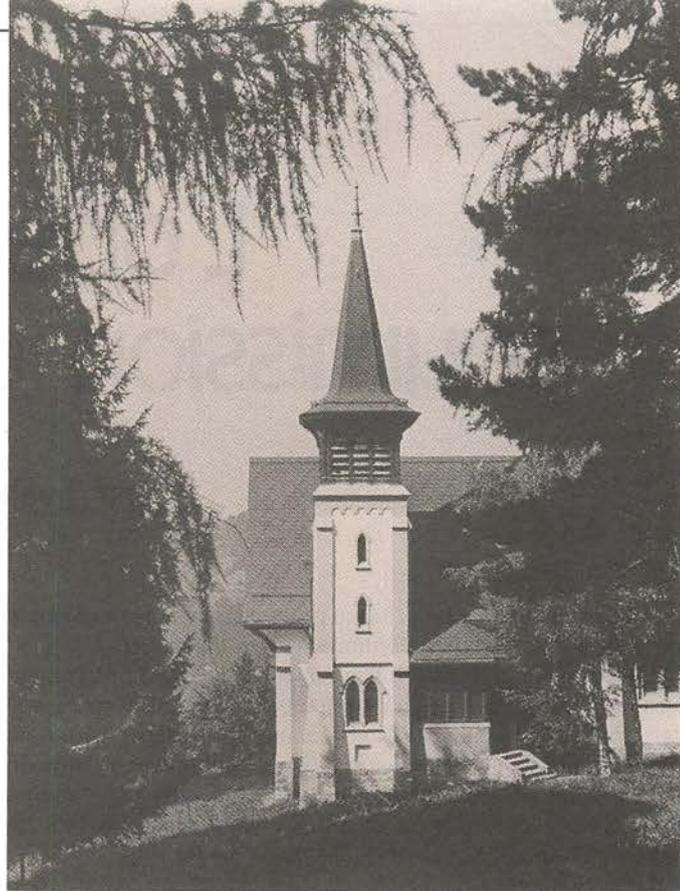
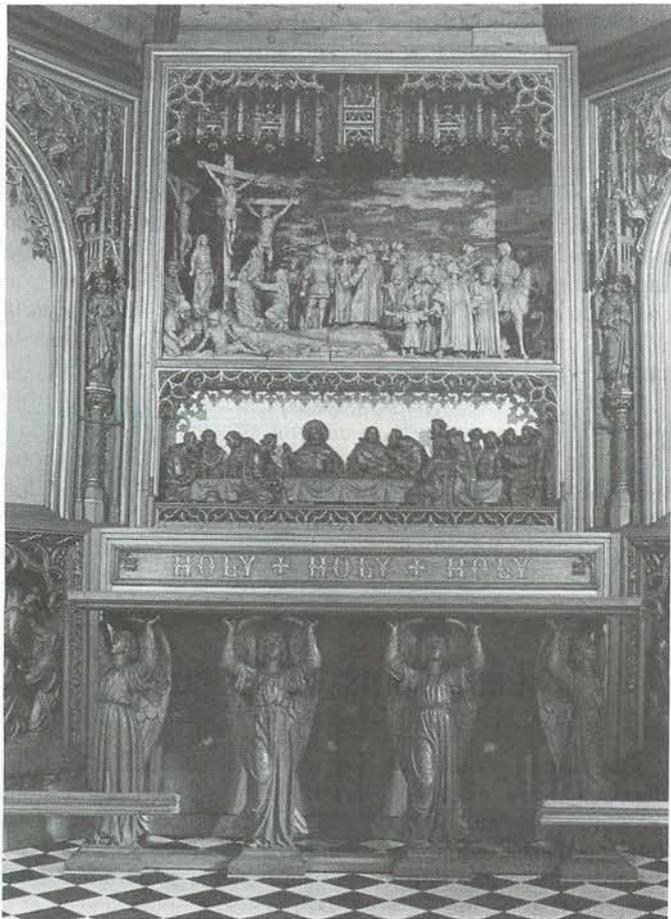


n retournèrent...

e réconciliation

avaient volés ! Les choses en restèrent là jusqu'en 1978 où un miracle s'accomplit : le Comité de l'association de Caux invite les responsables des Avants, ce qui amorce une réconciliation spectaculaire. Non seulement on se tend la main, mais encore il est décidé que l'autel et les deux anges repartiront pour Caux ! En 1980, le transfert a lieu. Le chœur de la chapelle des Avants est réaménagé avec goût et sobriété, avec l'aide de la Commission d'art religieux de l'Eglise vaudoise. On réinstalle l'autel à Caux et les deux anges reprennent place dans le plafond de la nef. »

Quant au bulletin paroissial de Montreux, il conclut son article sur ces événements de la façon suivante : « Même si la Baye (1) continue de séparer profondément Caux des Avants, la communion fraternelle est désormais totale entre ces deux annexes de la paroisse. Loué soit Dieu ! »



« Les deux anges retrouvèrent donc à Caux, conclut l'article de l'*Est vaudois*, une chapelle qui, détail piquant, est vouée à Saint-Michel-et-tous-les-anges... Geste large et généreux de la part des Avants à l'endroit des paroissiens de l'autre rive qui, c'est à noter, ne revendiquaient rien en tant que tel. Geste de paix où l'on perçoit une sage idée de partage. »

Ph. L.

(1) Le torrent qui descend la vallée entre les deux villages.

Ci-dessus, la chapelle protestante de Saint-Michel-et-tous-les-anges, construite en 1906, au temps où les Anglais venaient en nombre dans la station universellement connue de Caux. A cette époque, un pasteur anglican y célébrait régulièrement le culte en saison. Mais la première guerre met brutalement fin au premier essor de la chapelle. Les Anglais ne viennent plus et celle-ci est livrée à l'abandon.

Les vitraux, don d'un généreux Anglais, traitent tous du thème des anges. De nombreuses sculptures (retable, autel et les anges de la charpente), ainsi qu'un orgue installé en 1974, contribuent à faire de cette chapelle un édifice très harmonieusement décoré.

Propriété, depuis le lendemain de la deuxième guerre mondiale, d'une association culturelle et administrée par l'Eglise protestante vaudoise, la chapelle de Caux a connu un regain de vie grâce à la présence du Réarmement moral dans le village.

L'obéissance soumission ou libération ?

par Evelyne Seydoux

« Ne discute pas, obéis. » Une porte claque dans l'immeuble de béton. Mère et fille continuent de s'invectiver.

L'obéissance à un ordre sans appel, telle que l'ont apprise nos parents, est aujourd'hui battue en brèche ; tout représentant de l'autorité aussi, qu'il soit parent, professeur ou même agent de police. Dans la guerre d'usure qui oppose tenants de l'obéissance et détracteurs, beaucoup capitulent, d'autres vont hurler avec les loups. D'autres encore se demandent de quel droit on peut être sûr de détenir l'autorité.

La vraie question est plutôt celle-ci : en ne voyant que l'aspect contraignant de l'obéissance, ne nous privons-nous pas de son autre dimension, celle qui, en nous libérant, nous permet de mieux vivre nos vies d'hommes ?

« Obéissance », ce mot fait instantanément surgir à notre esprit des incidents très précis de notre enfance, où nous avons dû nous plier à la volonté de quelqu'un dont le visage reste gravé dans notre souvenir. Sur le moment, nous avons obtempéré sans comprendre, car il était impossible de faire autrement.

Nos éducateurs, en exigeant l'obéissance, ont cherché à nous préparer à la vie adulte telle qu'ils la concevaient ; par exemple, ils voulaient nous inculquer un comportement social qui respecte la liberté d'autrui, nous apprenne à nous dire « non » à nous-mêmes et à reconnaître nos erreurs.

Ni joug, ni entrave

Si, parfois, nous avons obéi aveuglément, dans certains cas nous n'avons retenu des incidents que le caractère injuste ou abusif de l'autorité, l'aspect de brimade et d'exploitation qui semble régler les rapports humains aujourd'hui. Moins nous avons accepté la soumission à la volonté de quelqu'un d'autre, plus notre volonté de nous libérer s'est renforcée, structurée en une argumentation qui vise à démolir le support de tout autoritarisme ou immobilisme. A la première occasion, ce que nous ressentons viscéralement jaillit. La révolution de mai 68 en est une illustration.

Les faits ne justifient-ils pas que nous reléguions au musée de l'oubli, « la règle de vie », « les dix commandements » ? En filigrane de ce rejet de l'obéissance à des principes, se dessine la toute-puissance de notre volonté, qui n'admet ni joug, ni entrave. Nous voulons être libres de travailler à notre propre

épanouissement, à la réalisation de notre projet, en nous servant de notre seul raisonnement et de notre seul savoir. Nous sommes comme cette fillette qui, arrachant des mains de sa mère le tissu sur lequel cette dernière lui montrait un point de broderie, s'écrie : « Laisse-moi, je peux toute seule. »

Dans le domaine de la pédagogie, des théories ont traduit ce rejet de l'obéissance. Pour le docteur Spock, dont les livres ont aidé des millions de parents, il s'agit de former des hommes libres de tout complexe, en écartant résolument les méthodes traumatisantes de punitions et d'ordres inconditionnels liés à l'obéissance. C'était compter sans la nature humaine et ses penchants. Devant les débordements anarchiques qui en résultèrent dans les années soixante aux Etats-Unis, le docteur Spock eut l'humilité de faire machine arrière et de réintroduire la notion de fermeté pour les parents, et son corollaire, l'obéissance, pour les enfants. La survie même de la société l'exigeait.

C'est dire que lorsque la nécessité le demande, notre volonté sait s'imposer des renoncements. Sur le plan personnel, un tel s'astreindra à des heures de gammes et d'arpèges pour pouvoir jouer des pages de Bach. J'ai vu se métamorphoser un élève brouillon et médiocre en un travailleur acharné, du jour où il eut choisi de faire de l'agriculture sa profession. Nous constatons cependant que ces deux exemples laissent intact le pouvoir souverain de la volonté, car ils ne concernent que notre vie ou nos succès personnels.

Nous voyons aussi parfois la haine, la peur ou le calcul froid motiver l'engagement de la volonté et, cela, même lorsqu'il s'agit de construire un monde meilleur. Là encore, notre raisonnement et notre volonté restent seuls à décider qui doit être exclu de ce monde futur ; nous restons confinés au monde tel que nous le voyons. Nous restons tout-puissants.

Les mains et le cœur

Par contre, il est une forme d'obéissance dont l'enjeu dépasse notre existence tangible. En y souscrivant, nous acceptons de tout risquer, voire d'être ridicules. Citons cet homme d'affaires qui, l'an dernier, sans que rien ne l'y force, renonça à son salaire pour s'occuper, avec sa femme, d'une maison d'handicapés. Il était mû par son amour de Dieu et la

charité qui en découle. Tous ses projets ont été bouleversés, son style de vie a été transformé, horaire, maison, retraite. C'est, en plus modeste, l'obéissance du Christ à Dieu : refusant les pressions de ses disciples qui espéraient en lui un chef victorieux, le Christ choisit la souffrance, la mort en son propre corps, pour permettre la rédemption des péchés de tous les hommes. « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » est la prière qu'il prononce au Jardin des Oliviers. Ici, rien de l'obéissance calculée qui rapporte, qui sacrifie les autres, mais l'obéissance gratuite, totale, par amour du Père et de ses créatures.

Il ne revient pas à notre raisonnement de comprendre la logique de ce renoncement ultime, de cette volonté de mourir à soi-même.

Pensons à mère Térésa de Calcutta et à ses Sœurs de la Charité, qui consacrent leur temps à faire ce qu'aucun gouvernement ne peut faire, c'est-à-dire rendre la dignité la plus élémentaire aux démunis, par le seul travail des mains, du cœur et de la prière. Une obéissance de ce calibre ne compte plus en elle-même, on ne l'appelle plus par son nom, elle est la vie. L'obéissance renverse tous les calculs qui ligotent notre vie humaine et prouve qu'il existe une autre réalité, elle permet qu'on y croie. Au-delà du cynisme, de l'amour de l'argent ou du succès, il y a l'abnégation, le service gratuit dû à l'autre. Mère Térésa ne cache pas ses sources, elle obéit au Christ. Chacun de ses actes le dit, chaque geste a une valeur spirituelle.

Celui qui obéit témoigne qu'au cœur de chacun est ménagé un espace où la volonté est confrontée aux aspirations les plus élevées : vérité, justice, fraternité. Certes, on peut refuser d'y souscrire ou les accommoder à notre sauce. De quelque nom que s'appelle la source de cette perspective et de cette espérance, même incomplètement perçues, elle emporte à un moment donné l'adhésion de notre volonté. Le déclic se fait plus ou moins vite. Par exemple, du jour au lendemain, des Français ont choisi d'être résistants pour sauver la liberté pendant la dernière guerre. A saint Paul, il a fallu trois jours pour saisir ce qu'il devait faire après la première révélation brutale sur le chemin de Damas. A saint Augustin, il a fallu plus de dix ans de lente maturation, d'apprivoisement, pourrait-on dire.

Comme l'arbre fruitier

Une fois que le déclic s'est fait en nous, que nous avons choisi l'absolu entrevu, il faut que nous devenions crédibles, en mesurant nos actes à notre idéal et en acceptant nos manquements.

Car si nous ne nous soumettons pas à une remise en question constante, notre volonté reprendra vite le dessus, nous risquons de dévier, de voir notre jugement faussé, de tomber dans les mains de gourous douteux ou de dictateurs impitoyables. Ou bien de prendre à notre compte la vérité.

C'est pourquoi, en un premier temps, à la lumière de la vérité, il faut reconnaître nos mobiles troubles comme tels. Notre conscience, se réveillant, nous dictera de pardonner, de rompre certaines attaches, de réparer nos torts. Seule la perspective à laquelle nous croyons nous aidera dans ces « micro-obéissances ». Ces premiers pas coûteux mais essen-

tiels nous lieront à la vérité, au point que sa présence nous deviendra indispensable et que notre existence en sera imprégnée.

C'est l'expérience que j'ai faite, lors d'un premier séjour à Caux. J'y rencontrais des gens d'une franchise et d'une amitié limpides. Je les enviai, consciente de ma confusion intérieure chronique. Seule, en face de moi-même, il m'apparut que ma vie était dirigée par l'opinion de quatre amies. Le seul fait d'en parler m'en libéra et me donna le courage d'obéir à ce que je savais être la vérité. Je pensai à l'une des mes éclairées que j'avais renvoyée sans lui dire la vraie raison : à savoir que je lui en voulais à cause de l'influence qu'elle avait sur d'autres. Dans une lettre, je lui demandai pardon d'avoir menti. Libérée de ce souci qui me pesait, disponible, je fus amenée le jour même à aider une jeune fille qui cherchait cette liberté que je venais de trouver.

Loin d'être amoindrie par cette expérience, j'en sortis enrichie. Tout comme l'arbre fruitier taillé chaque hiver porte plus de fruits l'automne suivant.

Nulle n'en est plus sûre que sainte Thérèse d'Avila, carmélite de l'Espagne du XVI^e siècle. « L'obéissance donne des forces, ma fille », lui disait son Dieu. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le récit qu'elle a fait de la fondation de quelque quinze maisons de carmélites. Elle sillonna la Castille dans le froid glacial ou dans la canicule, soumise à des privations de toutes sortes et à l'incompréhension du clergé d'alors. De famille noble, elle avait renoncé à la vie de confort et d'affection qui l'attendait pour se raccrocher à une bouée, celle de ce vœu d'obéissance à Dieu et à la mission qui lui fut assignée. Dût-elle en payer le prix, elle trouvait une issue pour chaque impasse. Et pourtant quelle liberté, quel humour tonifiant et quelle chaleur humaine ! Elle eût souscrit à cette formule choquante du grand théologien allemand de la dernière guerre, D. Bonhoeffer : « L'obéissance, c'est la joie. »

Un trésor

Tout se passe comme si la pratique de l'obéissance libérait de sa gangue le métal de notre vraie vie. Nos impatiences, nos désirs, nos amertumes, sont arrachées. Notre vie, après bien des années d'obéissance, trouve son unité, tout se tient. Il n'existe plus de cloison étanche entre la vie professionnelle et la vie privée, entre moi et ceux d'une autre génération ou d'une autre race. Nous découvrons enfin ce qui unit les hommes et les rend véritablement égaux. Nous atteignons même à une certaine sérénité, que sainte Thérèse appelait « le trésor extrait de la mine d'obéissance ». Les souffrances passées prennent leur sens, nos passages à vide aussi. Le hasard semble se muer en destinée.

Mais rappelons-nous que ce n'est là qu'une « prime ». L'avènement de cette libération est possible parce que nous avons accepté une autorité autre que celle de notre volonté, parce que nous avons obéi.

Pour le monde chrétien, en particulier dans ces semaines qui précèdent Noël, il est bon de méditer sur l'obéissance, sur la disponibilité totale, quoique dangereuse et douloureuse, dont a fait preuve la mère du Christ en acceptant sa mission. Car c'est par son fils, le Christ, que s'est ouverte aux hommes la porte de la vraie liberté.

Des Canadiens et leur identité

Refusant de rendre responsables des difficultés actuelles les seuls hommes politiques, des Canadiens de tous bords ont cherché à savoir où commence leur responsabilité.

Au cours de cinq journées de réflexion, ils ont d'abord tâché d'éliminer les zones grises de leurs relations, ayant constaté que leur groupe était particulièrement représentatif de leur pays. Par exemple, une avocate de Québec, Mme Pérusse, a réexaminé ses réflexes nationalistes québécois : « Tout en étant prête à faire, avec d'autres, un effort pour trouver des solutions aux problèmes nationaux, je ne veux pas sacrifier mon identité en cours de route. » Depuis, elle s'efforce d'aimer la personne en chacun, qu'il soit politicien, indien ou anglophone.

Un journaliste d'Edmonton, Keith Newman, conscient qu'il se définissait par le territoire qu'il habite et par son ascendance familiale, a décidé d'accepter un autre étalon : sa vocation. La façon dont les Canadiens traitent les autochtones, a-t-il ajouté, révèle leur vraie nature. Avant tout, il faut qu'ils examinent honnêtement cette attitude et la rectifient.

Ces idées ont été émises lors d'une rencontre de Canadiens et d'Américains soucieux de définir leur participation constructive à l'action du Réarmement moral sur leur continent et au-delà, au moment où l'anti-américanisme croît dans le monde.

Colloque dans les Rocheuses...

N'accuser personne, étayer tout argument sur le vécu : tels étaient les principes qu'ont acceptés les participants à un colloque récent, destiné à des partenaires de l'industrie, dans l'ouest du Canada.

En toile de fond, un exposé faisait ressortir ce que la négligence coûte à l'industrie : notes de frais gonflées, pau-

ses-café allongées, retards, congés illégaux. Ces faits rendaient l'expérience de M. Wing Wong, de Calgary, fort appropriée. En effet, ce dernier, en s'attachant à donner la priorité aux hommes, en cherchant à qui servait son travail, en s'assurant qu'il portait le fardeau qui lui revenait, ni plus ni moins, a retrouvé un sens à sa vie professionnelle. Depuis, ses maux de tête ont disparu, il dort et peut consacrer du temps à sa famille.

...et à Neuchâtel

Une centaine de Suisses romands, partageant le même engagement pour le Réarmement moral, se sont retrouvés à Neuchâtel, le dimanche 8 novembre, pour une journée de réflexion et de préparation pour l'avenir. Le jour précédent, le chef de la diplomatie suisse, le conseiller fédéral Pierre Aubert, avait exprimé le souhait que la Suisse s'ouvre plus au monde. Mais l'action officielle ne peut que suivre l'impulsion que lui donnent les citoyens. Ainsi, au cours de cette rencontre, on entendit parler tour à tour de l'Islande, de la Turquie et de l'Amérique latine par des Suisses qui avaient participé à l'action du Réarmement moral.

Typique des préoccupations exprimées : celle d'une infirmière d'un hôpital de Neuchâtel. Elle travaille dans son service avec deux Philippins, une Vietnamiennne, une Yougoslave, deux Canadiens. Des cinq anesthésistes de l'établissement, pas un seul n'est suisse. Il y a des bouddhistes, des musulmans. « Comment signifier Noël pour ces gens ? » demandait-elle. « Nous devons faire un pas de plus dans notre conception de l'œcuménisme. » Elle a peut-être trouvé une certaine réponse à son attente en entendant M. et Mme Chantharasy, du Laos, raconter comment ils travaillent à maintenir l'espérance parmi leurs compatriotes exilés. « Quand il n'y a plus d'espoir, c'est la mort. » Les exemples qu'ils ont donnés montraient que cette espérance passe par le renouveau des cœurs, par la fidélité dans le mariage, par l'honnêteté

des rapports humains, par l'unité retrouvée.

On a aussi consacré du temps, lors de cette rencontre, à la préparation de la tournée de *Un soleil en pleine nuit* dans douze villes suisses au début de 1982.

Pour l'harmonie raciale

Héberger une personne de race noire pour la première fois de sa vie a conduit une métisse d'origine sud-africaine à demander pardon de son arrogance vis-à-vis des noirs devant cinq cents personnes réunies au Théâtre Westminster, à Londres. Cela se passait le mois dernier au cours d'une rencontre consacrée aux remèdes à trouver aux tensions raciales en Grande-Bretagne.

De Newcastle, deux responsables d'une association « pour l'harmonie entre les races » étaient venus témoigner de la façon dont certains préjugés ont été surmontés dans leur région en vue de faire participer les minorités ethniques aux décisions les concernant. C'est aussi pour vaincre les préjugés raciaux qu'une étudiante d'origine indienne, membre de la communauté des Sikhs, refusant de se laisser aller à la peur après les émeutes de l'été dernier, a décidé avec des amis londonniens de créer un

groupe intitulé « Bâtisseurs de ponts ».

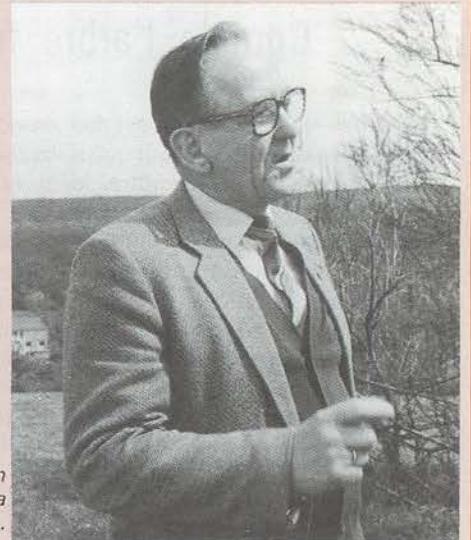
Plusieurs réunions ont eu lieu en Grande-Bretagne ces derniers temps sur le même thème.

Lettre au chancelier

Le journal *Ruhr Nachrichten* s'est fait l'écho de la rencontre qui vient d'avoir lieu à Gladbeck à l'initiative d'un ancien mineur, Hubert Eggemann, et d'un cadre de l'entreprise Brown Boweri, Wilhelm Janssen. Troisième du genre, cette réunion était intitulée : « Voir la réalité en face ». On y notait également la présence d'un député S.P.D. de la région, de réfugiés cambodgiens, éthiopiens et yougoslaves et de délégués de sept pays étrangers.

Les soixante participants, durant une visite de la région de la Ruhr, ont pu se rendre compte de l'effort de diversification de la production et d'aménagement d'espaces verts.

Une lettre a été envoyée de Gladbeck au chancelier et aux principaux responsables politiques allemands. Les signataires s'y engagent à « triompher de la résignation, de l'apathie, de l'anarchie et du fanatisme avec les armes de l'Esprit qui, au lieu d'anéantir et d'humilier les ennemis, les convainquent et les transforment en amis. »



Hubert Eggemann, l'un des organisateurs de la rencontre de Gladbeck.

« Un soleil en pleine nuit » : six semaines à Paris

La modestie de la publicité et la lenteur avec laquelle la presse parisienne s'est dérangée n'ont pas empêché les foules de se presser aux guichets du Théâtre du Ranelagh pour le passage à Paris du spectacle *Un soleil en pleine nuit* (1). Plus de 6 500 personnes, parisiennes surtout, mais aussi venant de plus loin — Bruxelles, Dijon, Tours, Dunkerque — ont en effet suivi Michel Orphelin dans son évocation du Poverello d'Assise au cours des six semaines de représentations. Six semaines qui auraient bien pu se prolonger, comme le demandaient de nombreux spectateurs, si le théâtre n'avait prévu d'autres programmations.

A l'issue de chaque représentation, des groupes de jeunes et de moins jeunes se formaient spontanément autour de l'acteur, des techniciens et des instrumentistes. Le spectacle, et surtout l'invité qu'il adresse à chacun, trouvaient ainsi leur prolongement naturel. « Nous avons été touchés au cœur », disaient un mari et sa femme d'une seule voix. « L'humour et l'amour sont frères », ajoute un spectateur. « Bien que j'en aie eu envie, je n'ai pas applaudi, constatait un metteur en scène de cinéma : on n'applaudit pas Dieu. » Un journaliste remarquait : « Le message n'est pas sacrifié au profit du spectacle, ni le spectacle au message. »

Instantanés au théâtre du Ranelagh. Ci-contre : son travail au projecteur de poursuite terminé, Lyria Normington est interpellée par des spectatrices de sa génération. A droite : Susan Richards aux commandes du pupitre de sonorisation.

D'autres spectateurs veulent aller plus loin. Demain, sur notre lieu de travail, dans nos familles, pour notre action dans la cité, que nous suggère saint François ? « On ne sort pas d'ici comme on y est entré », inscrit un spectateur sur le livre d'or du théâtre.

« Ce qui me frappe chez les gens que je rencontre, nous confie Michel Orphelin, c'est le désir de vivre différemment, comme si, au fil du spectacle, les gens étaient dépouillés d'eux-mêmes, comme s'ils étaient renouvelés. Il y a de la joie dans les regards et dans les cœurs. Les questions que l'on nous pose voudraient nous faire dire : non, nous ne rêvons pas, vous ne rêvez pas : il est possible, à l'exemple de François, de vivre autrement. Après avoir vu le spectacle, un jeune homme a renoncé à l'héritage d'une fortune et, à l'entendre, on peut penser que cette fortune sera employée à des fins

autres qu'égoïstes. Tout cela montre qu'avec notre péché évident, par le canal entartré de nos vies, l'eau vive coule malgré tout... »

Au fur et à mesure des représentations sont venues aussi des lettres, des appels de plusieurs villes françaises. Le spectacle est demandé à Besançon, à Toulon, à Lons-le-Saunier, peut-être à Lyon. Ces représentations sont prévues après la tournée de douze villes suisses qui aura lieu à l'initiative des Capucins, du 11 janvier au 20 mars 1982 (voir détails en page 2).

(1) Cette actualisation scénique de la vie de François d'Assise est due à la plume de l'auteur anglais Hugh S. Williams, sur une musique de Kathleen Johnson. L'œuvre a été créée d'abord en anglais par Michel Orphelin en 1979 à Edimbourg, dans une mise en scène de John Dryden. L'adaptation française est due à Frank Gérald pour les chansons et à Michel Orphelin pour le texte parlé.



Lu dans la presse

Techniquement, l'œuvre doit évidemment beaucoup aux dons multiples de Michel Orphelin. A la fois mime et chanteur, il orchestre, à lui seul, une vraie comédie musicale, tout de même aidé par des recours à l'audiovisuel (diapositives) et des éclairages très significatifs.

Un soleil en pleine nuit a déjà brillé sur quelques villes de France. Son passage dans la capitale mérite d'être un succès. Au delà de ses évidentes qualités artistiques, l'œuvre est une méditation allègre, vivante, dans le droit fil des enseignements de saint François.

J. V., *La Croix*

Avec Michel Orphelin, mime et chantre, François d'Assise devient notre contemporain (...). Un spectacle qui est témoignage, celui d'un homme et celui d'une équipe. Il y a dans cette réalisation, hors du commun, beaucoup de profondeur et de gaieté, de gravité et de délasserment (...). Michel Orphelin reconnaît avoir vécu une expérience intérieure. Il s'est laissé

remettre en question par son modèle. Son jeu devient invitation aux spectateurs à se faire eux-mêmes acteurs pour une vie renouvelée.

H. F., *La Libre Belgique*

Un véritable spectacle et un témoignage de foi parmi les plus vibrants qui soient.

F.-R. B., *La Vie*

Michel Orphelin... prend saint François d'Assise à bras le corps (...). Parfaits en tout points, grâce à des diapositives géantes, sont les épisodes avec sainte Claire.

H. F., *Le Monde*

A paraître en janvier :

Pourquoi cette légèreté, ces chants, ce sourire de la main et du geste, cet air de ne pas vouloir se prendre trop au sérieux alors qu'il s'agit d'un destin tragique ? Les mots ne viennent pas sans la manière de les dire. Un message circule : « Vive libre ». Et il fallait pour le transmettre cet air de liberté.

J. M., *Christiane*

François d'Assise

un passionné de Dieu et des rapports humains

Philippe Lasserre analyse le dernier ouvrage d'Eloi Leclerc

Le mérite du dernier livre du père Eloi Leclerc (1) vient de ce qu'il replace la personnalité de François d'Assise et son apport à la chrétienté et au monde dans le contexte sociologique et historique de l'époque : un XIII^e siècle où la civilisation, avec l'apparition de la classe marchande et des communes indépendantes, est en pleine mutation.

En ce millésime anniversaire du Poverello, marqué par toutes sortes de manifestations, ce livre simple, aisé à lire et pourtant d'une grande profondeur, peut beaucoup aider l'homme du XX^e siècle à saisir ce qu'il a à apprendre directement de ce fils d'homme d'affaires italien qui vécut si proche de son siècle à lui.

« Il faut renoncer à l'histoire simpliste d'un saint François découvrant sa vocation dans une lecture naïve et intemporelle de l'Evangile, écrit Eloi Leclerc dans le prologue de son ouvrage. Cette lecture a été faite par un homme qui renfermait en soi le bouillonnement de son époque. »

C'est pourquoi il précise aussi que, pour bien comprendre François, il faut lier deux aspects de sa personnalité : « l'homme du retour à l'Evangile et l'éveilleur d'humanité ».

Un homme de son temps

Eloi Leclerc puise abondamment dans sa connaissance des textes de l'époque et des ouvrages sur le Moyen Age pour décrire l'apparition des communes, le développement du commerce international, la création de villes où les rapports humains ne sont plus ceux, rigides et hiérarchisés, de la féodalité, mais des rapports d'association. C'est dans ces communes que se développe l'idéal de fraternité, vite corrompu, hélas ! par le pouvoir de l'argent et la naissance de nouvelles inégalités. C'est alors que François découvre le chemin d'une authentique fraternité humaine, ainsi que l'écrit l'auteur : « Tournant le dos à la domination de l'argent et à la passion du pouvoir, il suivra l'exemple du Christ humble et pauvre. Ce faisant, il reprendra spontanément à son compte, mais en les purifiant et

en les libérant, les aspirations et les espérances des hommes de son temps. »

Le caractère du jeune François est donc marqué par son milieu et son époque : fils de marchand, il a le don du contact humain, le désir de paraître, l'ambition de devenir quelqu'un, chevalier ou seigneur de guerre. C'est alors qu'il caracolait en grande tenue de chevalier qu'il se sentit poussé à donner son manteau de parade à un chevalier pauvre. Ce geste allait beaucoup plus loin, écrit Eloi Leclerc de ce moment capital de la vie de François, car il lui permit de rétablir la vraie hiérarchie des valeurs, de prendre ses distances, de s'ouvrir à des relations humaines plus vraies.

Une forme inédite de vie communautaire

Après la rupture avec son père, François est préparé pour l'expérience qu'il devait faire à la chapelle Sainte-Marie-des-Anges de la Portioncule, qu'il venait de restaurer de ses mains : il entend l'Evangile avec des oreilles nouvelles et décide de consacrer sa vie à suivre le Christ. Il découvre la détresse des hommes et l'humilité de Dieu et endosse pour le restant de ses jours son habit de pauvreté.

L'expérience de François à la Portioncule « l'engage sur une voie nouvelle qui sera celle de la rencontre de l'Evangile avec le monde nouveau des communes ». Avec trois éléments principaux : l'envoi en mission, qui est appel à la mobilité, arrachement à tout fief ; l'exigence de pauvreté et enfin le message de paix, de réconciliation des hommes entre eux et avec Dieu.

A une époque où l'Eglise, prisonnière du système féodal, était devenue une formidable puissance temporelle et avait perdu le réflexe évangélique au point de ne plus semer, on assiste à la naissance de nombreux groupes plus ou moins anarchiques qu'on appellerait aujourd'hui des « communautés de base ». Le travail de François, l'ordre qu'il crée – plus une fraternité qu'un ordre religieux – s'inscrit dans ce sillon. Il va en naître une forme

encore inédite de vie communautaire et religieuse.

D'après les témoins de l'époque, François, dans ses prédications, allait droit à ce qui lui semblait l'essentiel : les relations des hommes entre eux. Pour lui, il n'y avait pas de renouveau évangélique sans un renouveau des rapports humains. Et l'histoire de sa vie est toute émaillée des réconciliations qu'il a provoquées, ou tenté de provoquer, comme en Egypte entre le sultan et le chef des croisés.

Un tel livre se devait d'aborder l'histoire, difficile et douloureuse pour François, de ses rapports avec la hiérarchie de l'Eglise et des différentes rédactions des règles de son ordre. En demandant à l'Eglise, pour ses frères et pour lui-même, une « charte de l'esprit évangélique », en voulant une règle qui soit à peine plus que l'énoncé des paroles du Christ, François obtenait le droit de vivre selon l'Evangile au cœur de l'Eglise certes, mais aussi au cœur de la société nouvelle qui était en train d'émerger.

Avec la réforme de 1220, qui donnait à l'Ordre des assises plus solides et un cadre de vie plus précis, une page est tournée et François ne se reconnaît plus tout à fait dans le mouvement franciscain désormais soumis à la bulle *Cum secundum* du pape Honorius III. Il craint de voir se perdre la simplicité des origines. Il se retire alors de la direction de l'Ordre et accepte que son ami Elie Bombarone en devienne le vicaire général. Mais celui-ci, pris par la tentation du triomphalisme, travaille pour en faire un éclatant succès, dénaturant sans doute ce à quoi François avait aspiré.

Malgré la rédaction de la seconde règle, en 1223, François ne sent plus le courant passer entre ses frères et lui et il vit un temps d'épreuve et de trouble. Au bout d'un an, il retrouve la paix et la joie dans une communion plus profonde à ses frères, comme l'atteste le joyeux cantique de frère Soleil.

Aujourd'hui il irait plus loin

Notre époque, en pleine mutation elle aussi, a des points communs avec le XIII^e siècle durant lequel vécut François : même réaction contre les pesanteurs de l'ordre établi, que ce soit dans l'Eglise ou vis-à-vis de l'Etat ; même soif de plus de fraternité et d'une vie communautaire plus authentique ; même aspiration – hélas, bien difficile à réaliser – à plus de dépouillement face à l'appel immense des pauvres. C'est sans doute pour cela que François parle tellement au cœur de l'homme de notre dernier quart de siècle et que sa vie et son message sont à même de redonner un contenu et un élan nouveaux à toutes ces aspirations.

CHANGER 1981 - Index - N^{os} 111 à 122

François, et il s'agit bien là d'un retour à l'Evangile, n'a pas lancé de nouvelle doctrine, il n'a pas proposé une nouvelle interprétation théologique. Ni père de l'Eglise, ni à proprement parler fondateur d'ordre, il fut avant tout, du début à la fin, un passionné de Dieu et des rapports humains.

Mais pour le père Leclerc - et c'est là le sens de sa conclusion - il serait dangereux de ne voir en François que le déclencheur d'un mouvement auquel son siècle le prédestinait, le fondateur d'une conception vraiment évangélique de la fraternité entre les hommes. « De son temps, François a rompu avec les seigneuries d'Eglise, avec les guerres féodales et les guerres saintes, avec le paternalisme abbatial, avec toutes les formes de domination, écrit-il. Aujourd'hui, il marcherait dans le même sens, mais il irait plus loin sans doute. Par fidélité à l'Evangile, relu et compris à la lumière des grands appels de notre temps. Par fidélité à l'humanité de Dieu, inlassablement contemplée dans le Christ, et dont la révélation va de pair avec la création d'une fraternité humaine toujours plus vraie, plus vaste et plus respectueuse de l'image de Dieu dans l'homme. »

Philippe Lasserre

(1) Eloi Leclerc : *François d'Assise, le Retour à l'Evangile*. Desclée De Brouwer, 255 pages.

**Cherchez-vous
une idée
de cadeau ?**

Voyez

F. TAGINI S.A.

*Quincaillerie
Articles de ménage
Gaz en bouteille*

84, rue Ancienne
1227 Carouge-Genève
Tél. 42.41.60

SUJETS DU MOIS

ALLEMAGNE : Le rôle du Réarmement moral dans l'après-guerre (K. Twitchell)	121
L'AMERIQUE LATINE entre ses deux extrémismes (Luis Puig)	112
Mutations en BELGIQUE (Ph. et L. Lasserre)	113
Evolution en EUROPE de l'EST (Pierre Spoerri)	116
Si toutes les FAMILLES du monde...	119
HANDICAPES : Ils enrichissent notre société (J. Piguët)	117
L'IMMIGRATION, une réalité permanente (Ch. Piguët)	115
La POLITIQUE, cette mal-aimée (N. O'Neill)	114

REFLEXIONS

Rajmohan GANDHI : Une philosophie des rapports sociaux	116
Hélène GUISSAN-DIMITRIADES : Heureux les pauvres en esprit Pureté et Renaissance	114 119
Walter GUT : Action et contemplation dans la vie politique	115
Ph. LASSERRE : Paradoxes d'une vie engagée	111
J.-J. ODIER : Le Réarmement moral et sa vocation révolutionnaire La Force de Jaurès	113 117
Michel SENTIS : Développement et dépouillement	118
Evelyne SEYDOUX : L'obéissance	122
Hugh S. WILLIAMS : Le théâtre, pour quoi faire ?	118

TRIBUNE DU MONDE

AFRIQUE DU SUD : Le rôle des syndicats	113
CANADA : Un chef indien et les droits de l'homme	112
A propos de CANCUN (G. Lean)	122
GRANDE-BRETAGNE : Le triple souci des Britanniques (Ph. Lasserre)	116
Vers un rééquilibrage politique ? (F. Chavanne et Gordon Wise)	121
MALTE : Un rôle de rapprochement en Méditerranée (I. Sciortino)	117
REAGAN ressemble-t-il à son portrait-robot ? (G. Wise)	111
SOUDAN : Renforcer la réconciliation nationale (P. Everington)	114
ZIMBABWE : Ombres et lumières après l'indépendance (A. Stallybrass)	111
Effacer les séquelles du conflit	114

DANS LA MELEE

Georges et Odette BARRIER	116
Monique CHAURAND	112
Yvette DEVALLAN	119
Joanna D'HAUTEVILLE	111
Jacques DUCKERT	113
Hubert EGGEMANN	118

Giuseppe PASQUALI	121
Roger PERNET	115
Jean-Louis et Isabelle THOUET	114

LIVRES

Avoir ou être (Erich Fromm)	119
Dialogues avec Lanza del Vasto	115
L'Eglise est liberté (Cardinal König)	116
Fourmis et poissons (Tibor Mende)	113
François d'Assise : le retour à l'Evangile (Eloi Leclerc)	122
l'Idéologie française (B.-H. Lévy)	114
La Mission de la femme (Paul Tournier)	120
Un Voyage vers l'Asie (J.-Cl. Guillebaud)	113
Des Livres pour l'été	117

ENTRETIENS/RECITS/DIVERS

Les ANGES de saint Michel (La chapelle de Caux)	122
DEVELOPPEMENT : Le rôle des cadres (Paul Gundersen)	121
Ne tirez pas sur les ENSEIGNANTS (J.-J. Odier)	119
Retour du LIBAN (F. Chavanne)	111
Michel ORPHELIN (Interview)	118
La TUNISIE à cœur ouvert (F. Chavanne)	116
WILBERFORCE, un parlementaire aux prises avec son temps (Ph. Lasserre)	112

UN SOLEIL EN PLEINE NUIT

à LYON	113
à MELUN	113
à PARIS	122
NUMERO SPECIAL (Interview M. Orphelin). Sur les pas de saint François, par Eloi Leclerc. A travers la presse)	118

REARMEMENT MORAL/CAUX

Le REARMEMENT MORAL et sa vocation révolutionnaire (J.-J. Odier)	113
CHACUN COMPTE, une initiative lancée par 58 jeunes	114
DIALOGUE sur le Développement (Conférence à Panchgani)	112
Rencontre en FRANCE (La Neylière)	115
RENCONTRE FRANCO-BRITANNIQUE	121
ISLANDE	122
Colloque au JAPON	118
STRASBOURG : Rencontre au parlement européen	114
CAUX 81 : Ouverture de la session d'été	118
CAUX 81 : Chacun compte. Lettre à ma cousine (N. O'Neill)	119
CAUX 81 : Si toutes les familles du monde...	119
CAUX 81 : Rendez-vous avec l'Afrique	120
CAUX 81 : Présence du monde politique	120
CAUX 81 : Forum industriel	120

**Comblés, vous ne
pouvez l'être
réellement que si
votre compagnie
ne se contente
pas d'assurer son
service, mais qu'elle
est réellement
à votre service.**

swissair  1931
1981